

HISTOIRE
NOUVELLE
DES AMOURS
DE LA JEUNE
BELISE
ET DE 1926
CLEANTE.

DIVISEE EN TROIS PARTIES,
Par Mr D***



Suivant la copie Imprimée

A PARIS.

M. DC. LXX XIX.

42471

HISTOIRE
NOUVELLE
DES AMOURS
DE LA JEUNE
BELISE
ET DE
CLEANTE.

DIVISÉE EN TROIS PARTIES,
Par Mr D***



Suivant la copie Imprimée

A PARIS.

M. DC. LXXXIX.

PREFACE.

CETTE petite Histoire qu'õ met au jour contient des matieres & des maximes d'amour si importantes qu'on a lieu d'esperer qu'il ne sera pas inutile au public, & sur tout aux jeunes gens. Il vient d'une main dõt les Ouvrages ont été assés bié receus dans le monde, & goût que l'on a eu pour les autres Livres que l'Auteur a donné pendãt plusieurs années, semble assez, répõdre du succez, qu'on se peut promettre de celui-cy ; du moins on trouvera le mème esprit, le mème zele, & stile simple, aisé, penetrant, judicieux, plein de douceur, & de force du beau langage qui ont toûjours été le caractere de l'Auteur. Quoy que Belise est d'une qualité relevée, jeune & réplie d'esprit ; je fais voir dans cette histoire que Cleante ne l'est pas moins, & tous deux meritent d'être éternizés dans la memoire de l'Empire d'Amour. Si le Lecteur trouve du goût à celui-cy, je me disposeray à faire voir la suite dans peu de jours.

HISTOIRE DE BELISE ET DE CLEANTE. PREMIERE PARTIE.



Elonide & Belise, qui étoient unies depuis longtemps d'une amitié plus tendre, & plus solide, que celle qui est ordinairement entre les Dames, allèrent dans les beaux jours du prin-temps passer ensemble une soirée aux Thuilleries. Belise étoit si triste & paroissoit si vivement touchée d'un secret chagrin, dont son amie s'étoit déjà souvent apperçûe, sans lui en oser parler, qu'elle ne pût plus s'empêcher de lui demander la cause. Il y a long-temps que je resiste, lui dit-elle, au desir de sçavoir d'où vous vient cette langueur presque continuelle, & qui me paroît encore augmentée aujourd'hui : mais j'ay toujours craint de vous paroître trop curieuse & j'aurois encore la même retenue en ce moment, si l'accablement où je vous vois, ne me pressoit d'apprendre vos douleurs, pour tâcher d'y apporter quelque remède, Il est des choses répondit Belise en soupirant, qu'on voudroit cacher à soi-même & ne les pas dire à ses amies. Ce n'est

pas une marque qu'on s'en défie, mais seulement qu'il est difficile de les avouer. Il n'en est point, reprit Zelonide, qu'on doive taire à une amie dont la tendresse, & la discretion nous sont entierement connues : Et pour moi je croirois manquer à l'amitié que je vous dois, s'il se passoit rien dans mon cœur, dont je ne vous fisse part. Hé bien, dit Belise, il faut justifier mon silence aux depés de votre estime. Vous le voulez, & peut-être même que mon cœur n'est pas fâché, que vous m'y contraigniez. Mais cherchons un endroit écarté de la foule, où je puisse vous parler sans être entendüe. A ces paroles elles quitterent l'allée où elles se promenoient, & se furent asseoir dans une espece de labirinthe au pied d'une statüe, qui est au milieu d'un grand rond de gazon. Elles ne pouvoient choisir un lieu qui rappellât plus vivement à Belise le souvenir de tout ce qu'elle avoit à dire. Elle y avoit vû plus d'une fois celui dont elle alloit parler.

Elle fit d'abord connoître à son amie par des larmes qui lui échaperent, qu'elle n'avoit presque que des malheurs à lui confier. Elle demeura quelque temps dans une profonde réverie, & après s'être abandonnée sa tristesse, elle lui parla ainsi. Je suis née avec le cœur le plus sensible & le plus tendre, que amour ait jamais formé. L'éducation severe, qu'on a pris peine de me donner, devoit être capable d'affoiblir un penchant si dangereux. Et je ne doute pas, que la raison & la vertu n'eussent triomphé de ma tendresse naturelle, si mon cœur avoit eu le temps de les écouter. Mais j'aimois auparavant de sçavoir qu'on doit combattre l'amour ; & cette dangereuse passion s'étoit emparée de mon ame long-temps avant que je pûsse ni la craindre, ni la connoître. Vous avez vû depuis peu Cleante, & je vous ay entend dire que vous le trouviez un de hommes du monde le plus votre gré. Cependant il commence déjà à être un peu different de ce qu'il étoit, lorsque l'amour me le fit connoître. avoit, quand je le vis pour premiere fois, tout ce que la premiere jeunesse a de plus brillant ; & ses actions, qui étoient déjà accompagnées de la politesse que vous lui connoissez étoient encore un enjouement qui ne siéd bien qu'à cet âge Enfin Cleante, tel que vous pouvez vous l'imaginer à 21.an, parut à mes yeux & toucha mon cœur dans un âge, où l'on est ordinairement sensible, qu'aux premiers amusemens de enfance. Il me sembloit des-lors, que je ne

pouvois assez le voir, ni assez le regarder ; & les manieres & ses discours demeuroient toujours si presens à son esprit, que je ne parlois, que de lui & de son merite dès que je ne le voiois plus. Et comme j'étois jeune & peu éclairée, pour démêler ce qui me causoit une estime si parfaite pour luy, admirois & sa personne, & fut ce qu'il faisoit, sans crainte qu'un sentiment si raisonnable pust être le premier mouvement de la plus dangereuse de toutes les passions.

L'hyver que le Roy fit danser à Paris le balet de Psiché il y eut un grand bal chez un amie de ma Mere. Cleante vint avec la foule des autres jeunes gens : Mais Dieu ! qu'il étoit aisé de le distinguer. Il n'avoit point encore paru à mes yeux avec tant de charmes. Je sent à sa vuë des mouvemens qui m'avoient jusqu'alors été inconnus, J'eus un plaisir à danser avec lui, que mon cœur n' voit point encore senti ; & il a une telle impression sur moi que l'amour qui s'étoit jusqu'alors déguisé dans mon cœur, se fit sensiblement connoître, avec toute l'ardeur & la tendresse, dont on a jamais aimé. A peine le bal fut fini, que je cherchai à me renfermer dans ma chambre, pour rêver dans la solitude à tout ce qui s'étoit passé dans mon cœur pendant le tumulte de l'assemblée. Je reconnus pour lors, mais déjà trop tard, que Cleante me plaisoit trop, sans pouvoir me flater que je lui plûsse. Je ne lui avois reconnu aucun empressement pour moi : aucune de ses actions ne pouvoit me faire voir, que je lui pusse inspirer la tendresse que je sentoie déjà pour lui. Il me sembloit même, qu'il ne me regardoit que comme un enfant. Je l'étois, il est vrai, mais mon cœur avoit des sentimens, que je croie que personne avant moi n'a connu dans l'enfance. Je rougis de ma foiblesse dès que je pûs la connoître ; & je regardai dés lors ma tendresse avec un dépit qui me fit pressentir toutes les douleurs d'une passion malheureuse.

L'amour ne fut pas longtemps après ce jour fatal à devenir une affaire serieuse dans mon cœur. Je sentis bien tôt avec desespoir la honte d'aimer seule. Je devins rêveuse & languissante, & l'on ne me vit plus aucun empressement pour tout ce qui m'avoit jusqu'alors amusé. L'envie de me faire aimer de Cleante produisoit en moi un effet bien singulier dans l'âge ou j'étois. Je me mis en tête d'acquérir du merite par l'étude, & de reparer, s'il étoit possible par les agréemens de l'esprit ceux que la nature a refusé à

ma personne. Je n'aimai plus que les Livres & les sciences. Je n'eus plus d'autre occupation que la lecture. J'y passois les jours & les nuits, & j'apprenois toutes choses avec une facilité surprenante, qu'elle me faisoit bien connoître, que l'amour étoit le principe, qui me faisoit agir. A peine me creus-je 'esprit plus cultivé, que ne l'ont ordinairement les jeunes personnes, que je me flatois que Cleante s'en étoit apperçû ; Et l'attention qu'il me parut, qu'il commençoit à donner à mes discours & à mes actions, flatta tellement ma vanité & ma passion, que je m'abandonnai au plaisir de le voir & de lui parler, avec des transports si violens, qu'il s'en fallut peu que je ne lui laissasse voir toute l'ardeur, dont je brulois pour lui.

Cependant je n'avois rien fait jusque-là qui pust lui en dōner aucun soupçon ; Mais quand on n'est plus la maistresse de son cœur, il est bien difficile de l'être long-temps de ses actions. Un matin que j'estois à la fenêtre de ma chambre dans un lieu ou étoit la Cour je vis pas-lieu ou étoit la Cour je vis pas-ser Cleante, qui alloit d'un air fort empressé à la Messe. Je l'arrestai pour lui demander, s'il n'y portoit point de Livre de prieres. Il me dit que son cœur lui suffisoit pour prier, & qu'il trouvoit plus respectueux de refermer en lui-même ses vœux & les souhaits, que de s'en expliquer plus grossièrement par des paroles. Cetraitde galanterie frappa d'abord mon cœur ; Je ne scûs, si je devois en entendre tout le sens, & pour ne pas m'embarrasser dans une réponse, qui auroit peut-être trop dit, je lui jettai un *Pastorfido*, que j'avois par hazard à la main. Je lui dis en fuyant, que puisqu'il aimoit mieux la meditation, que la priere, ce Livre pourroit lui donner matiere de mediter. Mais à peine l'eus-je fait, que j'eus peur d'avoir plus fait, que si j'avois parlé. Je craignis qu'un homme accoûtumé au commerce & aux saveurs des Dames, n'en eust plus entendu, que je n'en vouloit dire. J'en apprehendai les suites & la honte que j'eus de m'être exposée à découvrit ma foibles se, me fit agir depuis avec tant de retenuë, que quand même Cleante eust penetré dans ce moment quelque chose de la verité, ses soupçons se seroient facilement effacez. Mais j'appris, bientôt après, que je n'étois pas même assez heureuse, pour que celui qui me causoit des mouvemens si violens, me fit seulement l'honneur de les

soupçonner, & je l'appris d'une maniere si cruelle, que le souvenir m'en fait encore fremir.

Un homme attaché à ma famille pria ma Mere de me permettre de nommer un de ses ensans avec Cleante. Je ne l'avois point vû depuis long-temps, & je souhaittois de le voir avec un empressement que je n'avois point encore senti avec tant de vivacité. Mais que l'amour me vendit cher ce plaisir. Je ne fus jamais si fortement touchée des agrémens de sa personne & de son esprit, & il semble que l'amour me le fit trouver ce jour-là plus aimable, pour me faire sentir plus cruellement la douleur, dont je fus frappée au retour de cette fatale ceremonie Ma mere contant le soir à mon Pere ce qui s'y étoit passé, se plaignit de ce que Cleante, qui passoit pour un homme poli, l'avoit fait long-temps attendre Mon Pere, pour l'excuser, dit qu'un hōme qui avoit une violente passion dans la teste, avoit bien de la peine à avoir une exacte regularité pour autre chose. Il apprit en même temps à ma mere, que Cleante étoit depuis plusieurs anneés éperduëment amoureux d'une de ses parentes, qui s'étoit depuis peu enfermée dans un Convent pour l'amour de lui ; qu'elle étoit une des plus belles personnes du monde & la plus digne d'attacher le cœur d'un honneste homme, & que Cleante lui donnoit tous les momens qu'il pouvoit dérober au soin de sa fortune. On ne meurt point de douleur, ma chere Zelonide, puisque je n'expirai pas en apprenant cette cruelle nouvelle J'avois jusqu'alors ignoré, si le cœur de Cleante étoit capable de se laisser toucher, & je ne l'apprenois que par la certitude qu'on me donnoit, que j'avois une rivale, qui jusqu'alors m'a voit été inconnuë. Je l'apprenois dans un temps, où je ne pouvois plus esperer de vaincre la passion qu'il m'avoit inspiré & je perdois enfin pour toûjours l'esperance d'être aimée sans en pouvoir perdre le desir La jalousie ne s'est jamais fait sentir à un cœur avec tant de fureur, qu'elle se fit sentir au mien dans ce cruel moment elle me causa une agitation si violente, que je tombai peu de jour après dans une dangereuse longue maladie. Et plust à Dieu, qu'elle eust été suivie de la mort. Pendant qu'elle dura, fus toûjours agitée des horreurs de ma jalousie. Quelque fois je prenois la resolution de découvrir ma passion à Cleante d'expirer à ses yeux, après si avoir fait connoître l'ardeur de mes sentimens. Tantôt je

m'applaudissois de la force que j'avois eüe de ne lui en jamais parler, & je me faisois un secret plaisir de lui dérober par ma mort la connoissance de ma foiblesse. Mais la jeunesse fut plus forte, que l'envie que j'avois de mourir. Je gueris & je n'eus plus de remede à mes malheurs, que de tenter tous les moiens de chasser absolument Cleante de mon cœur.

A peine fus-je guerie, que la fortune sembla m'en vouloir fournir un. Ma mere se trouva engagée à faire un fort long voiage. Des raisons que je ne voiage. Des raisons que je ne dois pas dire & que la suite de cette histoire ne vous fera que trop entendre, ne pouvoient aussi me permettre de demeurer seule avec mon Pere. J'obtint qu'on me mettroit dans un Convent pendant l'absence de ma Mere, & je n'y fus pas long-temps sans me flatter que j'y allois trouver le secours, dont j'avois besoin. La seureté de n'y voir jamais Cleante & l'éloignement de tout ce qui pouvoit me faire souvenir de luy, donnerent quelque relâche à la violence de ma passion. Ma raison crût être devenuë la Maîtresse. Je vis combié il étoit impossible d'esperer de passer ma vie avec lui, & la pensée de vivre avec un autre me fit tant l'horreur, que la solitude & les objets qu'on y voit si differens de ceux du monde, m'ayant fortifiée dans mes projets, je me determinai à me faire Religieuse, & à dérober pour jamais à Cleante la connoissance de ma vie & de mon amour. J'en écrivis à mon pere, qui fut touche & surpris de ma resolution. s'y opposa en vain par tout ce qu'il pût imaginer qui pouvoit m'en détourner ; Et il fut obligé de faire revenir ma mere pour m'arracher malgré mon du Convent, où je voulois finir ma vie.

Je croiois ma passion si gueri & Cleante si foible dans mon cœur, que j'étois veritablement persuadée, quand je sortis de Convent, que j'y reviendrait aussitôt que j'aurois donné à ma Mere les marques d'obeïssance que la bienséance ne pouvoit me permettre de lui refuser. Mais à peine j'avois fait deux ou trois lieuës, que passant par un lieu, ou le hazard me fit apprendre que Cleante étoit avec la Cour, je sentis une émotion si vive, & il me revint une idée si presente de sa personne & de tout ce que j'avois aimé en lui, que je commençai à connoître qu'il me seroit bien plus facile de renoncer au monde, qu'à mon amour. Dés que ma mere n'eut en son pouvoir, elle me declara qu'elle ne souffriroit point que dans un âge si peu

avancé je pris pour toute ma vie un party qui étoit si difficile soutenir. Je m'opposai inutilement à ses raisons & à ses ordres : Il fallut obéir, & je sentis en secret que l'espoir qui me flattoit déjà de revoir Cleante, avoit affoibli mes résolutions & étoit la vraie raison qui me rendoit si complaisante pour les volontés de ma famille.

Que l'absence, ma chère Zelonide, rend sensible le plaisir de revoir ce qu'on a aimé. Or me vena, peu de jours après Fontainebleau : J'y revis Cleante, & je crus revoir en lui de charmes, que je n'y avois pas encore trouvés. Ce fut inutilement que ma raison représenta à mon cœur qu'il en aimoit une autre ; Je l'aimai bien-tôt plus que je n'avois fait avant ma solitude & mes résolutions.

Peu de temps après je fis une étroite liaison avec une amie de ma famille qui avoit passé sa vie à la Cour de la Reine-Mère, à qui elle avoit été attachée jusqu'à sa mort. Comme elle avoit infiniment d'esprit & que sa personne avoit des agrémens qui rendoient la beauté plus touchante en elle, qu'en femme que j'aie jamais connue, je compris qu'il étoit difficile, qu'elle eût passé plusieurs années à une Cour si polie & si galante sans y connoître l'amour ; & je me persuadai que je pouvois m'en faire aimer assez, pour oser lui découvrir mon cœur, je trouvois dans cette Confidente tout le secours qu'on peut attendre d'une amie éclairée & sensible. Je ne me trompai point, Parthenice entra dans mes sentimens avec une bonté infinie, & comme elle connoissoit mieux que moi le malheur où j'étois engagée, elle me plaignit d'être soumise de si bonne heure à la violence d'une passion, qui n'a presque jamais que des suites cruelles. En lui découvrant mes foiblesses, je lui fis connoître le dessein que mes malheurs m'avoient fait prendre de me faire Religieuse. Que faire dans le monde lui disois-je, quand on n'y compte qu'un seul homme & qu'on n'est pas destinée demeurer avec lui ? Dois-je m'exposer à lui découvrir la folle passion qu'il m'a inspirée ? Que sçai-je même si les mauvais exemples & mes longues douceurs ne me forceront pas un jour à lui faire un entier aveu de ma foiblesse ? Quelle honte pour une femme de dire la première qu'elle aime, & de le dire, quand elle est sûre que la déclaration qu'elle fera de son amour, n'en peut inspirer à ce-lui à qui elle se

découvre ? Ah ! je ne puis penser sans fraieur à cette indigne humiliation, & je ne vois qu'un Convent qui me puisse mettre hors d'état de la craindre. Tant que je pourrai esperer de voir Cleante, je l'aimerai, & tant que je l'aimerai, je me dois défier des extravagances les plus outrées, que l'amour peut faire faire.

J'aime à vous voir tant de pudeur avec tant d'amour me disoit Parthenice : Mais Belize, vôtre peu d'experience vous fait regarder l'état ou vous êtes bien differemment de ce qu'il me paroît. Vous croiez que rien ne peut égaler vos douleurs, parce que vous n'en connoissez point d'autres c'est un grand malheur, il est rai, d'aimer sans être aimée. Mais ce malheur au moins par e peu de connaissance qu'en a Cleante, vous exempte de bien autres mille fois plus honteux. vos actions sont innocentes, vous n'avez rien à vous reprocher, & vous ne craignez pas le chagrin affreux d'être sacrifiée à une rivale qui ne manque jamais à publier vôtre, honte, pour augmenter la reputation de ses charmes. L'état ou vous êtes, ne laisse pas d'avoir ses douceurs. Vous aimez enfin, & vous n'avez jamais eu aucun sujet de vous plaindre de ce que vous aimez. Je pourrois vous en faire connoistre de plus malheureuses. Que vous connoissez mal, ma chere Belize poursuivit-elle, le cours de violentes passions, quand vous craignez tant l'avenir ? Croiez-vous que vous aimerez éternellement Cleante ? Que vous êtes abusée ? L'Amour le plus ardent & le plus tendre s'use insensiblement, & l'Univers est plein d'amours infideles, qui avoient juré comme vous, d'aimer toute leur vie. Je comprends, disois-je que toutes les passions ne durent pas autant que la vie mais je crois aussi qu'il y en a qui ne finissent qu'avec elle. Et qui pourroit detruire la mienne, si j'aime depuis long-temps Cleante, insensible pour moi, & amoureux d'une autre ; ce temps, ma chere Belise, me répondit-elle, le temps qui a un pouvoir souverains sur les choses, qui paroissent les moins sujettes à perir. Ah ! que vous regretteriez pour lors la liberté qu'un Convent vous auroit fait perdre & que vous deploreriez état d'une Religieuse sans devotion, qui ne manque jamais d'avoir mille retours vers le monde & mille desirs dautant plus violens, qu'elle s'est ôtée le pouvoir de les contenter ? Défiez vous de vos resolutions & de vos forces dans un âge si peu avancé. Et si vôtre cœur vous presse absolument de vous jeter

dans la retraite, ne choisisses jamais que de celles qui n'ôtent pas la liberté de profiter des conjonctures.

Ces discours, que Parthenice me tenoit toutes les fois que nous pouvions parler en liberté, moderoient la violence de la passion que je ne pouvoit arracher de mon cœur, & m'éloignaient en même temps de la pensée du Convent, où le malheur de mon amour me conseilloit de me jeter. Mais peine commençois-je à sentir le secours qu'on tire des conseils d'une amie éclairée & sincère, que Parthenice retourna à la campagne, où elle passoit une partie de sa vie. Et comme le temps que je passai avec elle avoit été trop court, pour m'avoir affermi dans les sentimens, qu'elle avoit voulu m'inspirer, son éloignement fit bien-tôt retomber mon cœur & mon esprit dans le même embarras, que j'avois éprouvé auparavant.

L'impossibilité de vaincre une passion qui avoit pris naissance avec ma raison, celle que Cleante avoit pour une autre, & les charmes qu'on me disoit qu'avoit cette heureuse rivale, me firent reprendre le dessein de cacher pour jamais dans le fond d'un Cloître ma honte & mon amour. Je déclarai tout de nouveau à mes parens que je voulois être Religieuse : Que ce que j'avois vu dans le monde depuis qu'il m'y avoient fait revenir, n'avoit servi qu'à fortifier les raisons que j'avois de le quitter & que la retraite seule pouvoit convenir aux sentimens, que j'avois. Mes raisons, mes larmes & mes prières n'ayant pas pu me faire obtenir leur consentement, je résolus de me dérober de mon père & de ma mère, & de m'aller jeter malgré eux dans le Convent, d'où il n'avoient fait sortir. Quelques mesures que j'eusse prises pour exécution de ce projet, je fus trébuchée en chemin par mon père, qui ne me trouvant point chez lui au retour de la ville, hésita point à pénétrer la vérité de mon aventure. Il courut après moi & m'ayant rejoint avec ma Mère à quatre lieues de Paris, il m'enleva & me ramena chez lui par force. Me voilà donc pour la seconde fois malgré moi détournée du dessein que j'avois tant de former d'être Religieuse, & je tournai dans le monde pour être désormais soumise à la plus cruelle destinée & au malheur le plus affreux, dont vous ayez jamais ouï parler.

Ce que je venois d'entreprendre pour me jeter dans un Convent, fit craindre à mon père qu'à la fin je ne lui échappasse ; & comme il m'aimoit

trop pour se pouvoir resoudre à me perdre pour toujours, il ne songea plus dès qu'il m'eut rattrapée, qu'à me marier promptement.

Aussi tôt qu'il eut trouvé un party qui convenoit autant à ma famille, qu'il convenoit peu à mes sentimens, il m'engagea, comme c'est la coutume, sans m'en parler, & m'apprit qu'il ne falloit plus pour consommer cette terrible affaire mon consentement. La proposition qu'il m'é fit me causa une surprise & une douleur vive, que je n'eus pas la force de lui répondre. Mon silence, & mes larmes lui découvrirent une repugnance dont il ne pût penetrer la cause. Ma mere & qui me presserent inutilement de m'expliquer. Je les quittai avec un desespoir qui les effraia, & j'allai m'enfermer dans une chambre pour m'abandonner au plus violent transport que mon cœur eust jamais éprouvé. Quoi, disois-je, aurai-je la lâcheté de consentir un engagement qui me separe de ce que j'aime, sans espoir de retour, & qui rendra désormais criminels jusqu'aux sentimens les plus innocens que je pourrai avoir pour lui ? Non, rien ne peut faire cesser mon amour, & je veux pouvoir aimer Cleante le reste de mes jours, sans que le plus sévère homme me le puisse reprocher.

Dans un peril si affreux & si pressant, le seul remede qui me vint dans l'esprit, fut d'exécuter malgré tout le monde le dessein que j'avois d'être Religieuse. Mais outre les oppositions d'un pere que mes premiers refus avoient déjà rendu curieux, tout ce que Parthenire, m'avoit autre fois dit, pour m'en dissuader, me revint dans l'esprit, & il me sembla même que la vertu me deffendoit embrasser désormais une sorte de vie si opposée aux sentimens, dont je ne connoissois que trop, qu'il étoit impossible de me guerir. Mais d'un autre côté comment m'engager avec un homme, que l'inclination naturelle que j'avois pour Cleante, me feroit haïr mortellement, quand je luy ferois occuper une place, que les desirs avoient si long-tems destinée à un autre, que j'adorois.

De quelque côté que je tournasse ma pensée, je ne vois que des malheurs à choisir. Mon cœur & mon esprit également agitez souffroient des douleurs excessives. Je prolongeai cette cruelle incertitude autant qu'il me fut possible ; mais enfin mon pere & ma mere voulurent être obéis. ils emploierent après d'inutiles tendresses, les menaces & l'autorité. Il fallut

étouffer mes sentimens, & on m'obligea de signer ma mort. C'est ce jour là, ma chere Zelonide qu'ont véritablement commencé ma honte & mes douleurs, & que je puis vous dire que j'ay été la plus mal-heureuse femme qui ait jamais aimé. Belize ne pût rappeler dans la memoire tout ce que l'amour lui avoit fait souffrir depuis son Mariage, sans verser torrent de larmes & s'abandonner à des mouvemens d'une douleur si vive, qu'elle interrompit son discours. Son amie n'oublia rien pour dissiper le si tristes idées. Mais les douleurs de Belize n'étoient pas ce celles à qui les discours peuvent donner quelque soulagement. Elle fit entendre à son amie, qu'elle n'en esperoit que la mort. Et la nuit succedant des reflexions si douloureuses, elles quittèrent les Thuileries & s'en retournèrent chez elles.

Fin de la premiere Partie.

HISTOIRE

DE

BELISE ET DE CLEANTE.

SECONDE PARTIE.



E que Belize avoit côté à son amie, lui laissoit trop le curiosité pour attendre plus tard qu'au lendemain à chercher à en apprendre la suite. Elle alla dès qu'elle eut dîné chez Belize, qu'elle trouva encore dans son lit. L'abattement où l'avoient jettée les soupirs & les larmes qu'elle avoit versées une partie de la nuit, ne le permettoit pas de se lever. Elle deffendit qu'on laissât entre personne chez elle, & aiant fait asseoir Zelonide auprès de son lit, elle continua le recit de ses aventures.

Dés que je fus mariée, tombai dans une si grande largueur, qu'il eust été aisé de croire que l'amour en eust été la cause, si l'on m'eust vû la moindre attention pour personne. Mais comme je ne voiois presque jamais celui que mon cœur adoroit secretemet & que j'avois pour tous les autres hommes une indifferance qui alloit jusqu'au mépris, perdonne ne penetra la raison

qui rendoit mon esprit & mes actions si différentes de la vivacité de ma première jeunesse. Ce que j'avois prévu ne manqua pas d'arriver. Le dégoût que j'eus pour mon Mari dès le premier moment que je le vis, se changea en peu de jours en une haine insupportable, L'idée de Cleante si différent de ce lui qui j'étois sacrifiée, me donnoit une telle horreur pour ses empressemens, que s'il eust eu un moindre délicatesse dans le cœur, il se fust repenti dès le premier jour d'user d'un droit, qu'il étoit aisé de s'apercevoir que le mien ne lui avoit point donné.

Cependant la vertu, que jusque-là ne m'avoit point encore abandonnée, quelque fort qu'eust été mon amour me fit résoudre à m'attacher malgré moi même au desir qu'une loi si injuste m'avoua imposée, & rassemblant tout ce que me restoit de raison, pris le parti de me donner tant d'occupation au dedans de ma famille & de m'eloigner si foi de ce qui pouvoit animer penchant, que j'avois à la tendresse, que mon cœur pût insensiblement se guerir de celle qu'il avoit pour Cleante. me bannis d'un certain morde, ou je l'aurois infaillible ment rencontré : Et comme si hazard avoit voulu seconder mon dessein, Cleante fut des temps infinis, sans venir ni chez moi, ni chez mon Pere, oit que les soins de sa fortune, fu que ceux de son amour l'occupassent davantage, qu'ils n'avoient fait auparavant.

Mais vous allez voir jusqu'où va mon malheur, ma chere Zelonide. Pendant que ce me tins renfermée dans ma famille, pour m'acquérir du repos aux dépens de tout ce qui pouvoit flater mon cœur, fus assez malheureuse pour faire à tous ceux que je ne pouvois empêcher de me voir Et comme si ce qui je cachois d'amour dans le fonds de mon cœur, eust repandu un ma contagieux sur tout ce qui ni approchoir, je me vis bientôt autant d'amans, que des parens proches ; & il n'y eut pas jusqu'à un vieil ami de mon Pere, qui se coëffa de cette belle fantaisie à 60. ans passé : Quoi, disois je, ce n'est donc pas assez d'avoir à souffrir veuë d'un mari que je hais parceque j'aime Cleante ; faut que tout ce qui m'environne soit devenu autant d'ennemis, qui veulent lui ravir un bien qui ne peut jamais être qu'à lui. Quelque fois je rougir fois de ce que ses rivaux étoient indignes de lui. Il me sébloît que sa vanité & la mienne n'étoient pas satisfaites d'une si facile victoire. Souvent je souhaittois que tout ce qu'il y

voit de plus aimable au mode voulût m'aimer, pour faire à Cleante un sacrifice qui pût moins toucher son amour propre, s'il n'avoit pû toucher son cœur. Mais quelque importunée que je fusse des impertinentes ardeurs, que je faisois naître, il faut cependant que je vous avoüe, que je ne faisois pas de penser avec quelque sorte de plaisir, que je pouvois, inspirer de l'amour Je me faisois une maligne joie d'essayer le pouvoir de mes foibles charmes sur des objets que je ne pouvois aimer, dans l'espérance que ces mêmes appas secondez de la plus violente passion du monde trouveroient peut être un jour je moien de faire le même effet sur le cœur de Cleante ce que je pensois de tendre pour lui, malgré le soin que j'avois pris de le bannir de ma memoire, me faisoit facilement tomber avec ses rivaux sur des discours. de tendresse, que chacun d'eux étoit assez fou, pour expliquer souvent en sa faveur. Et ainsi sans que mon cœur courût au-un risque, j'apprenois à plaire Cleante aux dépens de ceux que j'étois bien sûre qui ne me paioient jamais. Mais hélas ! qui m'eût dit que c'étoient au-tant de tyrans & d'espions, que ma destinée me preparoit pour traverser un jour mes desirs & ceux de Cleante. C'est ainsi que j'avois coulé les premieres années de mon mariage, sans avoir vu Cleante depuis les premieres ceremonies de ce pur fatal ; Lors qu'au retour un voyage, que la Cour avoit eut en Flandres, il vint rendre site à mon Pere, qui étant occupé a mon Pere, qui étant pouvoit quitter, le fit prier de monter dans ma chambre, où par hazard j'estois seule. L'embarras & la surprise, où je fus en le voiant, lui auroient suffit, pour penetrer une partie des sentimens de mon cœur, s'il n'avoit pas été si occupé de celle qu'il aimoit, qu'il n'avoit d'attention pour aucune autre chose. Je lui fis des compliment sans fin & sans aucune suite. Je lui parlai de son voyage & lui fis vingt questions qui n'y avoient aucun rapport. Clean te en étoit aussi ennuyé, qui j'étois troublée ; De manie que la conversation étant entierement tombée, il tira de poche, en rêvant, une boët garnie de Diamans, avec laquelle il badina long-temps sans reflexion & sans que je m'en aperçûsse. Mais enfin il me revint tout à coup dans la memoire, qu'on m'avoit di autrefois qu'il avoit dans le fonds d'une tabatiere d'or, le portrait de cette aimable rivacité, qui m'avoit tant coûté de leurs. Un mouvement de curiosité & de jalousie me poussa aussitôt a tâcher

de le voir. Je lui demandai sa boîte : Et l'amour qui n'a jamais manqué de me faire sentir ses traits les plus piquants, me fit en un moment trouver le moien d'en ouvrir le secret. Cleante qui ne s'étoit pas attendu, que je scûsse qu'il y avoit un portrait, voulut me l'arracher des mains ; mais il ne pût le faire assez promptement, pour m'empêcher d'entrevoir le plus aimable visage qui eust frappé mes yeux. Heureusement & pour lui & pour moi, mon Pere entra au même instant dans ma chambre. Il se mit à parler avec Cleante & leur entretien me dispensant de parler & l'empêchant d'avoir aucune attention à ce que je faisois, me donna loisir de dérober l'agitation on étoit mon cœur aux yeux de Cleante & à la penetration de mon Pere.

La beauté du portrait de ma rivale fit une impression si vive dans mon imagination, que je n'eus plus de repos, que je ne fusse éclaircie par mes yeux si elle étoit veritablement aussi belle, qu'elle me l'avoit paru. Mais que je me trouvai punie de ma curiosité, quand je la vis encore mille fois plus charmante, que son portrait ! Non, Zelonide, Vous n'avez jamais rien vû de si aimable de vôtre vie : Tout ce que la fleur de la premiere jeunesse a de plus brillant, & tout ce que les graces ont jamais eu de charmes, sort sur son visage. Un tein d'une blancheur surprenante & si vive, qu'elle ébloüissoit ; Le front grand & uni ; des yeux bleus bien coupez, un peu petits, mais plus perçants & plus vifs, que les yeux les plus noirs ; Les sourcils larges & épais, que la nature, pour hausser l'éclat de sa blancheur, avoit fait plus bruns, que ses cheveux, qui étoient blonds ; Le nez d'une proportion admirable ; La bouche petite, extrêmement façonnée, & les deux lèvres unies & vermeilles, comme le corail ; Les dents petites fort blanches ; Les jouës d'un tour merveilleux ; Le mentoit un peu en pointe ; La gorge incomparable ; La taille un peu petite, mais fort fine & fort dénuée, & un air si mignon & si noble dans toute sa personne, que les plus grandes & les plus regulieres beautés frappoient beaucoup mieux les yeux, que des agrémens qui la rendoient toute brillante. Le son de sa voix, qui n'est selon vous une nose si indifferante, étoit une des perfections de cete aimable personne. Sa parole alloit au peur & elle accompagnoit tout ce qu'elle disoit, d'une maere si polie & si en jouée, qu'il sembloit que la nature avoit pris plaisir de rassembler en elle tout ce qui peut charmer.

Quelque dépit que me fit sa beauté, je ne pûs m'empêcher de la louer. Elle n'é fit point les honneurs, comme font les belles personnes pour s'attirer encore plus de louanges : Elle me dit au contraire, que si elle avoit attendu une personne d'aussi bon goût, elle se seroit mise sous les armes pour tâche de me plaire ; qu'elle repareroi cette faute une autre fois, & qu'elle eseroit que puisqu'elle étoit assez heureuse, pour qui j'eusse trouvé le chemin de son convent, je lui ferois l'honneur de ne la pas oublier ; qu'elle sentoit déjà beaucoup de plaisir à me voir & que la solitude de la grille ne devoit point m'effraier ; que j'y trouverois quelque fois assez bonne compagnie, pour ne pas me repentir de la charité, que j'avois le visiter une recluse. Helas ! Elle n'entendoit pas combien elle parloit juste, & je savois mieux qu'elle que je pouvois trouver souvent dans son parloir le seul homme qui pouvoit ne plaire. J'en sortis avec un épit & une rage, qu'elle étoit bien éloignée de deviner, & qui me fit bien faire des sermens de m'y retourner de ma vie ; Je vous avoüe que tout ce que je trouvai de beauté & de merite dās ma rivale, me donna une douleur plus vive, que toutes celles que j'avois éprouvées auparavant. Je trouvois quelque chose de si humiliant pour moi dans la comparaison que je faisois de sa personne à la mienne, que je fus plus d'un mois sans vouloir me regarder dans un miroir. Quel espoir, disois je, peut il me rester après ce que j'ay vû ? Cleante aimé de la plus charmante personne du monde, cessera-t'il jamais de l'aimer ? Et quand même le temps, par des aventures que l'on ne peut prévoir, desuniroit deux amans si dignes l'une de l'autre, seroit-ce moi, qui Cleante aimeroit, après avoir aimé ce qu'il aime ? Non, faut me guerir pour toujours. J'ay trouvé dans ma curiosité un secours, que ma raison n'auroit jamais pû me donner. Les charmes de ma rivale triompheront de la passion la plus obstinée qui ait jamais été, & je me perçerois moi même le cœur, s'il avoit encore l'indignité d'aimer Cleante, après ce que je viens de voir.

La resolution que je pris pour le coup de vaincre ma malheureuse tendresse, fut plus forte, qu'elle ne l'avoit encore été. Je commençai à fuir plus soigneusement que jamais, tout ce qui me pouvoit faire souvenir de Cleante. Au lieu de me renfermer comme auparavant dans la solitude de ma

famille, je ne cherchai plus que la dissipation & les amusemens du monde : & s'il faut vous avoüer toutes mes foiblesses, ma chere Zelonide, je resolut de chercher, si je ne trouverois. point quelqu'un qui me plût assez, pour aider à me guerir du fol. amour que je nourrissois si vainemēt depuis tant d'années. Mais qu'une vraie passion est difficile à vaincre ! Tout ce que je faisois, loin de diminuer mon indigne ardeur ne faisoit que l'augmenter. Tout ce que je voyois d'aimable, loin de chasser Cleante de mon cœur, ne servit qu'à m'en faire souvenir davantage. Rien de tout ce qui paroissoit de plus charmat aux yeux des autres, ne lui ressembloit assez, pour prendre sa place ; & tout ce qui avoit du merite, avoit assez de rapport à lui, pour me rendre le sien plus sensible. Enfin j'éprouvai long-temps que les plaisirs & la veüe les objets aimables sont encore plus dangereux pour entretenir une passion violente, que ces reflexions de la retraite.

Je ne laissai pas d'étourdir la mienne à la longueur du temps. Les occupations que donne le commerce du monde, & la dissipation où les amusemens enretiennent l'esprit, ne me laissant presque pas le loisir de peser à Cleante, il me parut au bout de quelque temps, que l'amour s'étoit insensiblement affoiblie dans mon cœur, & que je pouvois me flatter, que je serois bientôt parvenuë à la tranquillité, à laquelle j'aspirois vainement depuis prez de dix ans : mais l'amour qui m'avoit regardée dès mon enfance, come une victime devoüée à tous ses tourmens, n'avoit garde de me laisser si-tôt échapper, à peine commençois-je à m'applaudir du succez des soins que j'avois pris pour me guerir, que j'appris une nouvelle qui renversa en un moment tout le progrez que je me persuadois avoir fait, C'étoit au Thuilleries dans le même endroit, ou je vous par lai hier, qu'un homme, qui aborda la compagnie avec laquelle j'étois, nous apprit que la maîtresse de Cleante étoit si dangereusement malade, qu'on ne croioit pas qu'elle en pût s'échapper. Il n'en salut pas d'avantage, pour rappeler dans moncœur tout l'amour que je croiois en avoir chassé, & le trouble où cette nouvelle me jetta, parut si fort sur mon visage, qu'Artemise qui se promenoit avec moi, s'en apperçût & me separa de la compagnie, pour empêcher que les autres ne le vissent. Comme elle étoit bien éloignée d'en penetrer la cause, elle crut, ou que celui qui nous avoit abordé étoit aimé de

moi, ou qu'il étoit du moins le confident de celui que j'aimois que sa veuë me donnoit des souvenirs qui causoient l'agitation ou j'étois. Elle fit tous ses efforts pour s'en éclaircir avant de me quitter, mais je ne lui répondis, que par des larmes. Dès que je fus retirée chez moi, je sentis que l'amour n'est jamais si violent, que quand il est soû tenu de quelque esperance Pourquoi, disois-je, si ma rival meurt, ne puis-je esperer de toucher un homme, dont le cœur est accoutumé d'être sensible. L'aveu de ma confiance & de ma violence des sentimens qu'il n'a inspirez, ne toucheroient-ils pas l'ame la plus dure ? le décoûterois-je de l'amour, moi lui en ai plus que toutes les femmes du monde ensemble ? avec l'excez de ma tendresse & ce que l'on me flate que j'ai d'esprit, ne peut-il pas reparer ce qui manque d'agrément à ma personne ? Mais disois-je, un moment après, si j'aime Cleante puis-je bastir mon bonheur par une perte qui lui va coûter la vie ? Pourra-t-il jamais oublier celles qu'il aime depuis tant d'années ? Et s'il se souvient de tous ses charmes, s'acoutumera-il à m'aimer ? Non, malheureuse Belize, souhaite que ta rivale vive, Il te sera encore plus cruel & plus honteux de n'être point aimée, quand elle ne vivra plus ?

Je passai les six mois, que dura la maladie de ma rivale dans ces agitations, & j'éprouvai tant de differentes douleur pendant qu'elle dura, que je m'étonne que je n'en suis plutôt morte qu'elle. Artemise qu'une mutuelle amitié obligeoit à me voir tous les jours ne pouvoit rien comprendre aux changemens de mon esprit & de mon humeur. Ma langueur & ma tristesse étoient pour elle une enigme impenetrable, de quelque côté quelle tournât son imagination.

Enfin j'appris que cette aimable personne étoit morte ; que peu de momens après sa mort en avoit sçû que Cleante l'auroit epousée, & que le respect qu'il avoit pour son pere l'obligeoit à tenir secret un mariage qu'il avoit fait sans son aveu : Cette sage personne pour en dérober plus aisément la conoissance à la famille de Cleante, avoit preferé pendant sept ans la solitude du convent ou elle avait été jusqu'à la mort ; tous les agrémens & les plaisirs du monde ou sa beauté, lui auroit pu attirer tout ce qui peut flater l'amour propre d'une jeune personne. Je fus si touchée du

desespoir, ou j'appris que la mort de ma rivale avoit jetté Cleante, si agitée du trouble que cette nouvelle avoit mis dans mon cœur, que je fus obligée de m'enfermer plusieurs jours dans ma chambre sous prétexte d'être malade. Artemise fut la seule que j'appellai à mon secours elle me trouva un jour si baignée de mes larmes & dans un si terrible abattement, qu'elle me conjura encore plus tendrement, qu'elle n'avoit fait depuis qu'elle me trouvoit si changée de lui dire la cause d'une si vive couleur Et comme j'étois assez stressée par moi même de chercher dans les conseils d'une amie ce que je ne pouvois plus esperer de ma raison, je me tандis à ses prieres. Non, lui dis-je Artemise, il n'est plus temps de dissimuler avec une amie telle que vous. Cette aimable personne qui est morte depuis deux jours, & Cleant dont tous le monde plaint la juste douleur, sont les personnes du mōde, ou je m'interesse le plus, quoique vous ne m'enaiez jamais oui parler L'une fut ma rivale, & l'autre le seul homme qui ait jamais touché mon cœur. J'ay commencé à l'aimer dés que j'ai commencé à me connoitre. En vain ma raison ma vertu, la longueur, & sa passion pour une autre ont fait tour à tour leurs efforts pour me guerir. Je l'ai toujours aimé & l'aime encore avec une ardeur qui n'eut jamais d'égale & la mort de ma rivale me rendant l'esperance, que sa beauté & l'amour de Cleante pour elle m'avoit depuis long-temps fait perdre, je ne suis plus la maîtresse de lui cacher mes sentimens. Je me jette entre vos bras ma chere Artemise ayez pitié d'une malheureuse, qui fera mille extravagances si vos conseils ne rappellent la raison qu'elle a perduë. Il faut que Cleante sache, que je l'aime depuis que je suis née ; & je ne sçai ce qui peut m'empêcher dans le transport où je suis, de le lui aller avouër moi même dans moment. Qui m'a dit qu'un autre ne me proviendra pas, & qu'un cœur dont la tendresse & probité sont à present si connuës, ne sera point désiré de mille femmes qui auront plus appas, que moi ? Non, je n'y perdrai point de temps, & dus-je en mourir, je veux que Cleante sache que je l'aime.

Artemise voiant le trouble où j'étois, connût bien qu'il n'étoit plus question dans ce moment de chercher à détruire une passion si violente. Elle songea seulement à apaiser un peu la fureur ou elle me voioit & feignant d'entrer, dans mes sentimens, elle me conjura de ne rien précipiter dans

l'état ou j'étois, & de lui laisser le soin de ma destinée, qui seroit beaucoup plus en seureté en se mains, que dans les miennes.

Dés le lendemain elle me vint revoir, & me trouva un peu plus tranquille, que la veille Elle crut pouvoir me ramene. à la raison, ou du moins arrêtée la resolution, où je lui avois pas de declarer mon amour à Cleante. Elle y employa toutes ses raisons qu'une amie éclairée pouvoit s'imaginer. & y joignit des prieres & des larmes. Mais comme elle vit qu'il n'y avoit point de remede à ma folie, elle veut que l'amitié l'engageoit à moderer du moins les extravagances, que l'aveuglement de la passion m'alloit faire faire. Et examinant avec moi tous les, martyrs, que mon Imagination l'avoit déjà suggerez, entre tant d'extremitez ou j'étois repluë de me précipiter, elle me determina à la moins terrible, Je passai la nuit à écrire une lettre à Cleante d'une écriture. contrefaite, par laquelle je lui apprenois, qu'il y avoit une Dame qui l'aimoit depuis dix ans avec une costance qui n'eut jamais d'égale, & qui par le soin qu'elle prenoit encore de se deguiser en lui écrivant, ne cherchoit pour tout fruit du pas terrible qu'elle faisoit, qu'à lui faire connaître, que quelque malheureux qu'il fut par la perte qu'il venoit de faire, il y avoit une personne mille fois encore plus malheureuse que lui.

Cette lettre ayant été renduë à Cleante dans les premiers mouvemens de la douleur, il il en fut si offencé, qu'aprez l'a voir lûë il la jetta à la tête de celui qui la lui avoit apportée, & le menaça s'il étoit jamais assez hardi de se charger d'un semblable message, de le faire assommer. Le succez de cette premiere tentative loin de me déplaire, ne fit qu'augmenter estime que j'avois pour Cleante. Je n'aurois pas voulu que dans le desespoir, ou il devoit être, il eust fait un meilleur accueil à une declaration d'amour.

Deux jours aprez je hazardai, une seconde lettre qui par des costances particulieres qu'elle contenoit, devoit du moins donner de la curiosité à Cleante. J'y disois tant de bien de celle qu'il venoit de perdre qu'il ne pût s'empêcher d'avoir quel que sorte de plaisir à la lire ; & le frere de cette aimable personne à qui il avoit conté l'aventure de ma premiere lettre se trouvant avec lui dans le temps qu'il reçût la seconde, il la lui donna à lire & le pria d'y faire une réponse qui pût le de livrer pour toûjours d'une importunité si extravagante & mal placée. Elle servit à souhaité car la

réponse qu'il fit, étoit si dure & si outrageante, qu'elle pensa me faire perdre entièrement courage. Je versa plus de pleurs en la lisant, que Cleante n'en avoit versé de puis huit jours. L'humiliation où je n'étois abaissée le representa devânt mo esprit dans toute son horreur, & je fus quelque temps solüë d'abandonner l'indigne projet que j'avois fait. Enfin amour au bout de quelques tours se rendit encore le maître de mon esprit & du peu de raison qui m'étoit revenuë. J'écrivis pour la troisième fois à cleante & le conjurai par les charmes & le souvenir de ce qu'il avoit tant aimé, d'avoir pitié d'une passion involontaire, qui par la modération de ses desirs n'avoit rien qui pût offencer.

Je le priois de se rendre un matin aux Thuilleries ou il trouveroit cette inconnuë qui l'aimoit si éperduement. La proposition d'un rendez-vous l'offença encore plus, que ma premiere lettre. Il la déchira & défendit à ses gens en presence de celui qui la portoit, d'en recevoir jamais de semblable. Le recit de l'accueil, qu'avoit en ma troisième lettre, me fit croître que tant que j'agiroy sous nom d'une inconnue, je ne recevrais que du mépris & des outrages de la part de Cleante qu'au contraire il ne pourroit du moins s'empêcher d'avouer quelque ménagement pour moy, quand il auroit appris mon nom ; Qu'après les pas que avois eu la hardiesse de faire, n'y avoit de party pour moy, que de me donner à connoître. Dans ce terrible dessein j'écrivis à Cleante de ma veritable écriture ; & comme elle ne lui voit pas plus connuë que la premiere, je signai de mon nom ne lettre, que je croi que jamais femme avant moi n'avoit eu la hardiesse de signer. Les civilités & les marques l'amitié qu'il avoit reçûës de ma famille depuis la perte qu'il tenoit de faire, pouvant l'obligeà venir chez moi dès que la bienseance lui permettroit de le faire des visites, je lui demandois en grace d'accorder cette marque de sa pitié à un Dame qu'il n'en trouveroi peut-être pas tout à fait indigne, quand la pureté & la sincerité de ses sentimens lui seroié connus.

Il m'a avoué depuis, qu'il me croioit si éloignée du personnage que je joüois, qu'il ne pût croire que cette lettre étoit de moi, & qu'il se persuade que c'étoit quelque femme de mes ennemies qui s'étoit servi de mon nom, pour tâcher m'exposer à une indiscretion ; qui m'auroit perduë sans

resource. La visite qu'il me rendit des qu'il pût sortir pensa le confirmer dans cette erreur. Je lui avois marqué heure. Mon mari l'amena lui même dans ma chambre apres voir reçû ses premieres civilités. Il me trouva au lit & deux femmes de chambre qui travailloient auprez de moi. Il ne pût croire qu'ayant à parler d'un étrange secret, j'eusse soin de venir deux femmes dans ma chambre apres avoir répondu aux complimens & à quelques questions que je lui fis sur la certe qui causoit l'état douleueux, ou il étoit, il se leva pour rendre congé de moi persuadé que je ne pouvois être celle qui lui avois donné un rendez-vous. Le trouble & l'embarras j'étois, ne peut s'imaginer, ni se dire. J'avois voulu pluieurs fois commencer un si terrible discours & toutes les foi je m'étois trouvée sans parole Enfin le voiant prest à partir je lui demandai d'une voix tremblante, s'il n'avoit rien à me dire ; il me répondit encore d'un air plus embarrassé, que l'habit qu'il portoit & les pleurs que couvroient son visage, de soient tout ce qu'il avoit à dire & qu'il ne croyoit avoir autre chose à parler, que de sa douleur. Ha ! Cleante, lui dis-je voulez vous m'outrager encore ? seroit-il possible que l'état où je suis ne vous fit pas de pitié ? Pourquoi faut-il que vous malheurs me touchent assez, pour avoir souhaitté mille fois que la perte de ma vie pust vous rendre la personne que vous avez perduë, & que vous voyez assez dur pour ne vouloir pas soulager d'un seul mot l'honnêteté les douleurs affreuses que vous me causez depuis six-ans ? Je l'assurai en même temps qu'il pouvoit me parler devant mes femmes, qu'elles n'écoutoient pas, & que quand les pourroient l'entendre, la sagesse, dont j'avois vécu jusques alors, les empecheroit de croire que tout ce qu'il diroit, eust du raport à moi. Il se rasra, & après avoir essuié les larmes, que mon discours avois encore redoublées, il me dit Est il possible, Madame, que vous puissiez dire que vous connoissez l'amour & qui vous vouliez exiger de moi en l'état, ou je suis, que je souffrir qu'on m'en parle ? Non, Madame, rien ne peut arracher de mon cœur la juste douleur que m'accable. Le temps même perdra le pouvoir qu'il a sur les afflictions comunes. Je ne pu que vous, plaindre dans les fonds de mon cœur d'être soumise à une si cruelle destiné Vous promettre un secret inviolable de ce que vous m'avez écrit, & vous prier de permettre de fuir tous les liens où je crois vous

pouvoir trouver. Ma douleur m'est trop chere, & elle pourroit peu-être courir quelque risque avec une personne, qui avec tout esprit que vous avez prendroit tant de soin de la finir. Il me quitta brusquement à ces paroles, sans me donner loisir d'y repartir. Je ne crois pas même que j'eusse eu la force de le faire, quand j'en aurois eu le temps. La confusion ou je demeurai, ne se peut comprendre. A quelle indignité disois-je en moi-même, t'es tu reduitte, malheureuse Belize ? Quoi ? tu as pû dire en face à un homme que tu l'aimes à la folie, & tu survis à la douleur de l'avoir entendu dire qu'il ne t'aime pas ? Ah ! il n'y a desormais que la mort qui puisse effacer l'ignominie ou tu t'es abaissée.

Mais, disois-je un moment aprez, quoi ai-je crû autre chose de Cleante en l'état où il est Seroit il digne de mon cœur s'il oublioit déjà sa douleur pour s'abandonner aux transports d'un nouvel amour ? Non j'ay dû m'attendre à ce qui m'est arrivé, & tous ce qu'il fait pour me desesperer, est ce qui me le rend plus estimable, & ce qui m'attache plus fortement à lui : Que veux je aprez tout, qu'il ne puisse m'accorder, si je ne demande qu'à mêler mes larmes avec les siennes, & cacher avec lui la consolation que trouvent les malheureux à se parler de leurs douleurs ? Heureuse si dans celle qui n'accable, il pouvoit à travers vous les soupirs qu'elle lui cause, en pousser un de compassion pour moi.

Depuis cette terrible entreveuë je cessai de fatiguer Cleante de mes lettres, & je me cotentai de me rencontrer seulement quelquefois dans les promenades écartées ou il alloit dérober douleur aux yeux du monde, pour ne pas l'obliger à me fuir, je ne l'entretenois que du merite & de la beaute de celle qu'il avoit perduë : & afin de l'accoutumer à parler de tendresse avec moi, je feignois de prendre plaisir à l'entendre parler de celle qu'il avoit euë pour elle. Je loüois sa douleur, loin de chercher à l'en consoler, je lui disois toujours qu' avoit raison d'être le plus affligé du monde. Mais comme m'étoit difficile de ne pas mêler dans ces conversations quelque chose qui eust rapport aux sentimens que je lui avois déclarez. Cleante pour ne pas s'engager davantage à me voir & à m'écouter s'en alla passé trois mois dans une solitude lors de tout commerce des hommes. Il s'abandonna à l'excez de sa douleur avec encore plus de violence qu'il n'avoit fait. Je le pouvois

me resoudre à être but ce temps sans donner à Cleante quelques marques de ma passion ; & le soin qu'il avoit ris de ne dire à personne le eu de sa retraite, m'en ôtoit les oïens. Je m'avisai, pour en trouver d'aller quelquefois deguisée voir une petite fille de quatre ans, qui étoit l'unique enfant que Cleante ust eu de son mariage. Je lui portois souvent des bijoux, & feignant au bout de deux ou trois visites d'avoir quelque nose d'important à faire savoir à Cleante, sa gouvernante m'apprit le lieu ou il s'étoit allé cacher. Je lui écrivis des lettres de civilité seulement, & je flatois toujours sa douleur pour ne le pas rebuter de mon commerce. Ces lettres, & ce que sa gouvernante lui écrivit des visites d'une Dame inconnues qu'il jugea bien être moi, m'atirerent des réponses honnête & l'obligerent à m'en venir remercier à son retour.

Peu de temps aprez qu'il fut arrivé, je me rendis plus hardie. Je lui parlai de mon amour & lui écrivis des Lettre tendres. Il me repondit sans chagrin à la verité, mais avec une froideur & des airs de raillerie, que je trouvois souvent plus offençans, que sa colere.

Cependant cette sorte de cómerce & les visites que j'envisageois Cleante, à me rendre ce temps en temps, m'avoient tonné une sorte de vivacité qui ne fut pas long temps à être remarquée par les importuns, que vous ai dit que j'avois dans ma famille. Mon pere, sur tout lus jaloux & plus éclairé qu'un autre, en demêla la raison dés que mes manieres lui eurent ait soupçonner, que j'avois quelque chose en tête. La violence dont il étoit sur tout ce qui me regardoit, l'aveugla au point, que sans songer aux consequéces de ce qu'il alloit faire il me deffendit de parler de ma vie à Cleante & l'alla prier lui-même de vouloir bien ne plus venir chez moi. Le refus que fis d'obeïr à mon pere poussa colere jusqu'aux dernier extrémités- il m'ôta mon équipage & me fit garder à veu dans sa maison, & aiant surpri une lettre que j'écrivois Cleante, il la montra à mon mari, sans que la pensée de malheurs qu'il alloit preparer sa fille le reste de ses jours, pu arrester un moment sa jalousie

J'avertissois secretement Cleante de tout ce qu'on faifoit souffrir pour lui, & je assûrrois que les tourmens les plus cruels que la jalousie pût venter, ne diminueroient jamais la passion, qu'il m'avoit inspirée, & que je

benirois mes douleurs, si je pouvois lui arracher un soupir en ma faveur, il a touché des maux, dont il pût douter qu'il ne fust la ruse. Il commença pour les soulager à m'écrire des lettres plus tendres, & enfin vaincu par mes empressemens & par suite des malheurs, que la jalousie rendoit plus terribles, consentit à me voir en secret. Tout ce que je fis pour y reusseroit trop long à vous dire. J'estois gardée par tout ce qui m'environnait, & cependant j'écrivois jour & nuit & voiot fort souvent Cleante. Voila ce que mon pere & mon mari gagnoient à être jaloux. Mais Dieu ! qu'ils eussent été vengez s'ils eussent connu les secrets tourmens de mon ame. La reconnoissance & la pitié de me malheurs étoient les seules choses, qui faisoient agir Cleante L'amour n'avoit encore aucune part à ce qu'il faisoit pour moi ; & j'eus le malheur d'éprouver pendant plus d'une année que les marques de tendresse les plus vives ne suffiser pas pour toucher un cœur, qui rend par l'inclination naturelle

A la fin mes perseverances mes vivacités firent ce que non peu de beauté & ma tendresse n'avoient pû faire, Je lui insensiblement oublier ses premieres douleurs. Son cœur accoûtumé à aimer se familiarisa avec un autre objet ; & depuis un certain temps, j'ay lieu de croire, que ma passion à triomphé entièrement de ses froideurs. Je crois même me pouvoir flatter, qu'il m'aime autant que je l'aime. C'en est assez pour vous faire comprendre, qu'il m'aime infiniment, en reçois tous les jours des lettres, & je le vois autant que la crainte où je suis & la jalousie de ma famille la plus soupçonneuse & la plus seconde en espions qui fut jamais, me le peuvent permettre. Le détail des aventures quinoussont arrivées pour nous voir, est infini. Je vous en ai quelquefois conté sous des noms supposez dont vous pouvez vous souvenir ; & je crois qu'elles vous se ront encore plus de plaisir present, que vous en voiez les personnages à visage découvert. Et pour vous faire mieux voit tout ce que je viens de vous dire, je vous vais confier une copie de la plus grande partie de lettres que j'ay écrites à Cleante ; Il ma si souvent assuré qu'elles étoient bien pensées, que ma vanité n'a pû resister ; lorsqu'il me les a renduës, à l'envie de les faire copier avant que de les brûler. Elles commenent par la déclaration que je lui fis de mon amour. Emportez-les chez vous pour les lire à loisir, & pour

aujourd'hui souffrez que je vous chasse & que je prenne un moment de repos.

Fin de la seconde Partie.

HISTOIRE DE BELISE ET DE CLEANTE. TROISIEME PARTIE.



Elonide avoit été si touchée du recit de Belize, & avoit trouvé quelque chose de si singulier dans son aventure, qu'elle l'avoit conjurée de lui permettre de l'écrire : & Belise qui avoit l'esprit merveilleux pour un semblable ouvrage, non seulement y consentit pour le plaisir qu'elle se de pouvoir relire souvent ce qui avoit fait jusqu'alors l'unique occupation de sa vie, mais elle voulut même avoir la principale part à l'arrangement que son amie donna à son histoire.

Quelque temps apres Zelonide ne pût s'empêcher de la confier à un de ses amis, qui ayant fait voir à Timandre qu'il savoit être ami particulier de Cleante, Timandre lui dit : je vois bien que Belise n'a confié à vôtre amie que ce qu'il y a le moins remarquable dans ses aventures. C'est la fin qui est la plus curieuse. Tachez de l'apprendre de Belize même, si vous la

connoissez ; Car pour moi, qui ai bien eu de la peine d'en arracher l'aveu de Cleante, j'ay fait serment de n'en parler de ma vie.

L'ami de Zelonide retourne avec empressement lui demander si jamais Belize qu'elle connoissoit, ne lui avoit conté la fin de son histoire. Zelonide lui répondit, qu'elle étoit depuis certain temps si broüillée avec Belize, qu'elle n'avoit pas été endroit de la lui demander, & que même elle ne la voioit plus. La réponse de Zelonide redoubla la curiosité de son ami. Il retourna chez Timandre & le conjura si fortement de lui apprendre comment avoit fini une aventure, dont les commencemens l'avoient si fort intéressé, que Timandre ne pouvant resister à ses prieres, le ramena dans une promenade écartée, & lui parla ainsi.

La suite de cette bizarre aventure est un portrait si naturel de la mauvaise foi de la plupart des Dames, que le respect que j'ai pour quelques unes, m'a fait souhaitter plus l'une fois qu'elle ne fût jamais arrivée, ou du moins qu'elle n'eust jamais été scûë. Mais Belize a été si imprudente, que j'ai appris depuis peu, que quelque honteuse que soit pour elle la suite de son histoire, elle n'a pas eu plus de discretion pour la cacher, qu'elle en avoit eu pour taire le commencement.

Je ne vous dirai donc en l'apprenant, que ce que mille gens savent déjà, & je vous en faire seulement certaines particularités, qui rendant Belize trop odieuse, si elles étoient connues, seroient une espece de confusion à un sexe, qu'on ne peut ni trop ménager, ni trop respecter. Toutefois puisque l'histoire de la Matrone d'Ephese n'a pas empêché depuis quinze-cent ans, quelle est écrite, que tout ce qu'il y a d'honnêtes gens n'aient aimé les femmes estimables, je pourrois être moins discret, sans craindre de leur faire plus de tort, si je n'avois juré à Cleante d'ensevellir dans un éternel silence ce qu'il m'a confié du comble des indignités de Belize.

Pour reprendre le fil de son histoire dans l'endroit, où elle cessé de la conter à son amie je vous dirai premieremēt que ce que vous m'ē avez fait lire, est entierement conforme à ce que, n'en a conté Cleante, si ce n'est qu'il m'a dit plusieurs fois, qu'il voit bien de la peine à ajoûer foi à cette sagesse si severe, dont Belize se pare avant le commerce qu'elle a eu avec

lui & que la maniere, dont elle l'a trompé lors qu'elle étoit sûre de son cœur, n'est pas une bonne preuve qu'elle n'ait rien aimé pendant tant d'années qu'il ne l'aimoit pas. Vous en jugerez vous même par ce que je vais dire : Et je ne doute point que vous ne soiez aussi facheux que je l'ai été, d'avoir lieu de croire que tout ce que cette femme, qui paroît si passionné dans ses lettres que Zelonide vous a montrées, a fait & écrite pour Cleante, n'estoit probablement qu'un effet de son grand esprit & de la violence de son temperament.

Cleante m'a donc conté que lorsque les fureurs du pere de Belize l'obligerent de la voir en secret, il se rendit bien-tôt à ses empressemens, mais qu'il fut plus d'un an en commerce avec elle sans pouvoir s'accoûtumer à l'aimer. La figure de Belize étoit si opposée à l'idée qui lui restoit de la personne du monde la plus charmante, qu'il m'a dit cent fois, que dans le commencement de cet embarquement il avoit crû que l'amour lui faisoit faire penitence des plaisirs qu'il lui avoit fait goûter dans un temps plus heureux pour lui : Mais par le pouvoir que l'habitude a sur nous, il s'accoûtuma insensiblement à ce qui lui avoit d'abord paru presque effroiable Il prit les empressemens de Belize pour les marques d'un excez d'amour. Sa vanité fut flatée d'avoir inspiré une passion obstinée ; & son cœur prenant peu a peu quelque part à ce qui touchoit ses sens, il m'a avoüé qu'il avoit enfin veritablement aimé. Et comme il est homme de bonne foi, il crût si fortement que le cœur de Belize, après tout ce qu'elle avoit fait pour lui, étoit un bien qui ne lui echapperoit jamais, qu'il se persuada l'aimer & en etre aimé pour le reste de sa vie, & qu'il a senti son infidelité avec la plus vive douleur, qu'on puisse jamais souffrir.

Je ne vous conterai point les incidens qui lui sont arrivez en allant voir Belize. Imaginez tous tout ce qui peut survenir le plus bizarre, quand on voit souvent une femme gardée à veuë, & qu'on ne peut jamais voir sans mistere. Je dirai seulement qu'aprez avoir épuisé toutes les inventions, qu'ont ordinairement les amans pour pouvoir dans les promenades, dans les carrosses & dans les apartemens loüez exprez pour les sortes d'intrigues, aprez être vûs dans les maisons de campagne, où la famille de Belize la menoit assez souvent ils trouvèrent qu'il étoit moins dangereux de se voir

chez Belize même, Il y entroit presque tous les jours pendant les six derniers mois d'habitude qu'il eurent ensemble, quoique tout les domestiques de la maison fussent autant d'espions de Belize. Une femme de Chambre seule conduisoit leur intrigue Il y passoit des jours & des nuits toutes entieres. Il y demouroit quelque fois deux jours sans en sortir. La chambre de Belize qui touchoit celle de son mari étoit leur rendez-vous ordinaire. Le Pere, la mere, le mari étoient souvent pendant qu'il attendoit secrettement son heure. Un seul veroüil faisoit toutes les nuits leur seureté contre la vigilance & la jalousie de tant de personnes ; & à travers. autant d'espions ils se voioient avec la même liberté, que les amans les moins observez.

Il y avoit environ un an que Cleante aimoit Belize de bonne foi, & cinq, ou six mois qu'il jouissoient assez tranquillement de tous les plaisirs d'un amour heureux, lorsque le Roi ordonna à Cleante de l'aller servir en Italie. La douleur de ces deux amans en apprenant cette nouvelle fut égale à la passion, dont ils brûloient l'un pour l'autre, Ce qu'ils eurent des momens entre l'ordre du Roy & le départ de Cleante, furent marquez par des transports & des témoignages d'une amitié sans égale.

L'amour dans ces pretieux momens sembloit avoir donné un excez tout nouveau à ses plaisirs, pour leur faire plus sensiblement regretter la perte qu'ils en alloient faire, jamais on ne s'est separé avec tant de soupirs & tant de larmes ; & jamais par tant de sermens on ne s'est juré. une eternelle fidelité.

Le desespoir où fut Belize apparoit mieux dans ses lettres, dot je vous ferai lire les copies, que je ne pourrois vous l'exprimer. Elle continua deux ans de suite à en écrire d'aussi passionnées, que le premier jour de l'absence de Cleante. Elle voulit tout abandonner pour l'aller trouver, & souhaittoit souvent qu'il lui sust possible de donner des années de sa vie pour avancer son retour. Cleante qui étoit charmé de la adresse & de l'esprit qui paroissoit das les lettres de Belize qui l'aimoit véritablement, répodit avec une exactitude une tendresse ; qu'il croioit devoir garantir du sort ordinaire des absens.

Le Commerce s'étoit toujours également soutenu jusqu'au temps marqué pour retour de Cleante. Dès qu'il eut reçu la permission du Roi il l'écrivit à Belize avec tous les transports de joie, qu'il croit qu'elle en ressentiroit. Mais se étonnemêt fut extrême, quant il reçût pour réponse à cet nouvelle la premiere lettre froideur, qu'il eust jamais reçu de Belize. Cette même femme que quinze jours auparavant à ce que disoient ses lettres, auroit donné sa vie, pour voir son amant un jour plutôt apprend son retour avec chagrin : Et aprez une exactitude deux ans à écrire tous les jours à Cleante, elle commence du jour qu'elle fait qu'il doit venir, à être plus de trois fois sans lui écrire.

Cependant comme il étoit arrivé des affaires fort facheuses la famille de Belize, Cleante atribua le chagrin qu'elle soit de son retour à la situation douloureuse, où il troubleroit son cœur en arrivant, Il pencha de se persuader que son absence n'étoit qu'un effet de l'accablement d'affaires, où il se trouvoit, Il s'imagina quelle autres raisons pour l'exser ; & jugeant par la sincerité de son cœur de celui d'une femme qui lui avoit fait croire, qu'elle l'avoit aimé dix ans dans l'esperance d'être aimée rejettoit comme un crime le soupçons qui lui venoient dans l'esprit qu'elle fust devenue infidèle.

Une lettre de Belize acheve de le tromper. Il la reçut apres trois mois dans le moment qu'il alloit partir pour son entour en France. Elle excusoit le silence, sur ce qu'elle l'avoit attendu de jour en jour. Elle ajoutoit que ses afflictions domestiques lui avoient dont des occupations si tristes qu'elles les avoient degouté long temp son cœur & son esprit de toute qui auroit pû lui faire plaisir. Elle l'assuroit enfin que la tendresse qu'elle conserveroit pour lui au milieu des chagrins des malheurs qui accabloiet sa famille, lui avoit fait connoître plus que jamais, que en ne pouvoit la detacher de lui ; qu'elle l'aimoit plus ardemment qu'auparavant ; qu'il revant promptement avec cette assurance, & qu'elle lui juroit que rien n'avoit jamais égalé ce quelle lui preparoit d'ardeur et de tendresse pour son retour. Cleante fait à cette lettre une reponse encore plus tendre. Il poursuit de fort prez, & quand c'est arrivé, au lieu des empressemens & de la tendresse que Belize venoit de lui jurer, il apprend par sa confidente, qu'elle ne le veut plus voir de sa

vie. Il en reçoit une lettre par laquelle elle lui dit elle même qu'elle ne l'aime plus, & sans se donner la peine de chercher quelque pretexte une inconstance si surprenant elle lui redemande toutes ses lettres & toutes les marques qu'il avoit de son amour.

Cleante ne pouvant plus douter qu'il ne fust absolument trahi, demanda à la confidente, qui étoit l'heureux rival qui rendoit Belize infidele. La confidente l'assura qu'il n'y est voit point, & qu'il ne venoit personne chez sa Maitresse capable de s'en faire aimer ; qu'elle étoit persuadée que ces malheurs seulement & la crainte de son Mari devenu plus jaloux à la nouvelle du retour de Cleante, obligeoient sa Maitresse à la conduite qu'elle amenoit. La pauvre confidente isoit tout ce qu'elle en savoit ; chez Belize qui jusqu'alors n'avoit pas perdu le desir de paroître estimable, prit un soin particulier de la tromper.

Dés le lendemain Cleante pénétré de douleur & de rage trouva moien d'entrer chez Belize malgré elle, où aprez les marques de la tendresse la plus sincere & du plus violent de sespoir qu'un amant ait jamais senti, il la conjura par ses soupirs & par ses larmes de ne le point abandonner au moment qu'il l'aimoit avec plus de passion : Que son cœur ne se donnoit point pour peu de tems, qu'en le donnant à elle, il avoit compté de l'aimer & d'en être aimé toute sa vie. Elle répond à ses larmes par d'autres larmes & pour achever d'emprisonner son cœur, elle lui dit que c'étoit être trop injuste d'accuser d'inconstance la plus fidele maitresse qui eust jamais été : Que malgré ce qu'elle lui avoit écrit, elle l'aimoit plus qu'elle ne l'avoir aimé de sa vie : Mais que la mort lui aiant ravi depuis peu ceux qui lui servoient l'appui dans sa famille, elle voit trop lieu de craindre de le voir desormais livrée à la fureur de son mary, qui depuis long-temps ne cherchoit qu'à perdre : qu'elle étoit resoluë de mener une vie si irreprochable, qu'elle pust faire taire la jalousie la plus soupçonneuse, lui acquerir une réputation la sagesse, qui flatât la vanité un seul homme qu'elle avoit mais aimé : Que s'il étoit vrai qu'elle fust assez heureuse pour être encore aimée de lui, loin de combattre un dessein si juste il devoit sacrifier ses desirs & ses empressemens au repos & à la seureté d'une maîtresse, qui ne cesseroit point de l'aimer encessat de le voir, & qui

partout ce quelle avoit fait pour lui meritoit peut être bien qu'i eust ces égards pour elle.

On est bien aisé à persuader quand le cœur & l'amour propre sont du parti de ceux qui cherchent à nous tromper-Cleante craignoit plus de trouver Belize coupable, qu'elle ne craignoit de la paroître : Et elle auroit pû encore à moins le frais lui faire croire qu'il avoit tort de la soupçonner. Il la crut entierement à sa parole, & autant assurée qu'il l'aimeroit jusqu'au dernier moment de sa le, il lui promit en pleurant entrer dans tous les ménagemens qui convenoient à son propos, pourvû qu'elle demeurent dans les bornes qu'elle meme venoit de prescrire. Cependant l'aveuglement de sa passion ne l'empêcha pas de lui déclarer, qu'autant qu'il conserveroit d'égards de tendresse pour elle, autant il auroit de valeur & d'emportement, s'il découvroit jamais que sous un masque de sagesse, elle lui canât une infidélité. Belize ne pût souffrir de se voir soupçonnée d'un sentiment si indigne. Elle accusa Cleante d'ingratitude, & apres lui avoir fait mille nouveaux sermens, qu'elle n'aimeroit jamais que lui, elle ajoûta qu'elle lui permettoit de la deshonoré dans tout le monde, s'il trouvoit jamais rien dans sa conduite qui pust démentir l'estime qu'elle se flatoit, qu'il auroit toute sa vie pour elle : Et lui disant à Dieu toute baignée de pleurs eile le conjura de croire que si ses afflictions & ses malheur l'obligeoient desormais à une conduite si peu conforme à ses desirs, ils n'en seroient que plus ardens dans le fonds de mon cœur ; & que la violence qu'elle s'étoit faite pour les lui cacher depuis quelques jours, qui avoit coûté si cher, qu'elle connoissoit bien que l'amour, qu'elle avoit pour lui, ne pouvoit jamais finir : mais que malgré ces sentimens, les ménagemens qu'elle lui demandoit soient absolument necessaires pour ne se pas exposer à devenir la victime de la jalousie de son mari & des mécontentemens d'une famille, ou Cleante savoit qu'elle n'étoit déjà que trop haïe.

Peu de jours après que l'artificieuse Belize eut appaisé par ses discours la juste méfiance de Cleante, il commença à apprendre dans le monde, que le secret qu'il avoit gardé si inviolablement de son commerce avec elle, n'avoit plus été un mystere pendant son absence, & que c'étoit Belize elle même qui en avoit parlé. L'Amour qu'il avoit pour elle cherchant toujours à

la justifier, il ne peut la croire capable de tant d'imprudence, Il la deffendit dans son cœur, jusqu'à tant qu'un de ses amis l'assura qu'elle lui avoit avoué elle-même la passion qu'elle avoit pour lui qu'elle lui en avoit conté mil particularités, & qu'elle lui avoit donné copie de la pluspart de ses lettres. Cette conduite qui répôdoit si peu à l'estime que Belize avoit voulu faire concevoir celle à Cleante & au ménagenet qu'elle exigeoit de lui pour son repos & pour sa reputation, tout la premiere chose qui lui fit couvrir les yeux. Il chercha à s'informer plus particulièrement de ce qu'elle avoit fait pendant son absence. Quelqu'un lui dit confusement qu'on la soupçonnoit d'avoir une nouvelle affection depuis cinq, ou six fois.

Cette datte avec celle de la premiere froideur des lettres de Belize effraia Cleante : mais il ce fut bien davantage, quand il apprit que le commerce qu'on la soupçonnoit d'avoir étoit avec une espece de Pedat qui n'avoit ni agrément das sa figure, ni politesse dans ses mœurs, ni goust, ni connoissance, que de ses livres qui l'avoient rendu presque fou.

L'amour & la vanité de Cleante, quoiqu'également offence par ce qu'il venoit d'apprendre ne purent encore l'obliger condamner absolument Belize L'estime qu'il avoit pour elle l'emporta sur ses soupçons, & se cotenta de lui écrire une lettre plus pleine de raillerie, que de reproches, dans laquelle affectoit une indifférence qu'étoit bien éloigné de sentir. Belize qui pretendoit le tromper, pendans qu'il cessât de l'aimer, lui répondit tout ce qui pouvoit faire croire que ce qu'on avoit dit d'elle, étoit la plus injuste de toutes les medisances. Elle entra en fureur de se voir soupçonnée d'une bassesse, qu'elle disoit indigne d'elle. Elle écrivit tent choses méprisantes contre celui qu'on lui faisoit l'affront de croire, qu'elle aimoit. Elle faisoit à Cleante qu'elle pardonnoit à tout le monde, qui ne connoissoit pas, de la traiter si indignement : mais qu'elle ne pouvoit se cōsoler qu'un homme, à qui son cœur devoit être si connû, pût la croire capable d'aimer un Prestre : & poussant l'effronterie jusqu'au derniere excez, elle adjôûta, que s'il ne l'en croioit pas à sa parole, pouvoit faire voir cette lettre à l'homme, dont étoit question : qu'il étoit un espece de fou qui la divertissoit quelquefois par ses extravagances, & que la passion qu'il savoit qu'elle avoit pour les sciences, étoit la seule raison qui l'avoit fait

souffrir un tel homme chez elle. Sa lettre finissoit par une priere, quelle lui faisoit, de continuer d'avoir pour elle la conduite & les ménagemens si necessaires à son repos.

L'air de bonne foi qui paroissoit d'abord dans cette lettre desabusa entièrement Cleante de ce qu'il ne l'avoit soupçonnée qu'indirectement. Il aimoit trop Belize pour la trouver si criminelle. L'inégalité de son procédé & son indiscretiõ pendant son absence le tendoient quelquefois de la condamner, mais en vain. Il trouvoit toujours dans son cœur des raisons pour l'excuser, & resolu de l'aimer toute sa vie, il prendroit ce repos prétendu, sous lequel l'infidelle cachoit sa perdie, à tout l'empressement qu'il avoit eu de la voir.

Mais à peine avoit il gardé un mois cette conduite, que Belize, qui ne vouloit pas si absolument le perdre, qu'elle ne pût le retrouver à ses besoins l'envoia chercher, & même lui manda qu'il pouvoit la venir voir publiquement chez elle parce qu'elle étoit indisposée que son mari étoit absent. Cleante aussi surpris, que touche du plaisir de revoir ce qu'il aimoit, retrouve l'artificieuse Belize plus tendre & plus empressée pour lui, qu'il ne l'avoit jamais vuë. Elle lui avoia que n'avoit pas été la jalousie son mari, qui avoit été causé de la conduite qu'elle avoit tenuë avec lui depuis son retour, & qu'elle n'avoit pas encore oublié les moiens de le tromper, mais que s'étant cru trop peu aimée d'un homme qui avoit eu la force d'être deux ans éloigné d'elle, elle avoit fait des efforts sur son cœur pour tâcher d'en arracher une passion, qu'elle croioit qu'il ne meritoit pas : Que ces efforts loin de diminuer son amour, n'avoient servi qu'à la rendre plus malheureuse : qu'elle en avoit été toujours malade depuis qu'elle ne l'avoit vû : qu'elle connoissoit qu'il avoit les droits sur son cœur, qu'elle même ne pouvoir plus lui ôter ; qu'il falloit enfin qu'elle mourût, ou qu'elle renouvelât commerce avec lui : qu'elle l'avoit adoré toute sa vie, & que pour lui faire voir que c'étoit de bonne foy, qu'elle revenoit à luy, elle avoit, avant que de l'envoier chercher, préparé un rendez vous pour le lendemain, où il la verroit avec toute liberté.

Cleante tout, transporte de joie se trouva le lendemain au rendez-vous, avec l'exacitude que vous pouvez vous imaginer. Il n'y fut point question

d'eclaircissemens, ni de reproches. Belize s'abandonna aux caresses de son amant, avec toute l'ardeur d'un cœur véritablement touché. Elle le conduira avec abondance de larmes, de lui pardonner son peu de conduite. Elle l'assûra que dans les momens où elle avoit paru plus resoluë de le quitter, elle l'aimoit avec plus d'empressement que jamais : qu'elle avoit voulu éprouver, s'il resissteroit à ses froideurs apparences, mais qu'elle avoit païé bien donner l'experience qu'elle en avoit faite, par tout ce qu'elle avoit souffert en ne le voyant pas : Qu'il s'abandonnât desormais à elle en toute consiance, & qu'il alloit être l'homme le plus heureux du monde, si son bonheur pouvoit dépendre. de l'amour & de ses plaisirs Elle lui apprit en même temps l'expédiant qu'elle avoit imaginé pour le voir toutes les nuits, sans aucun risque de partir & d'autre, & sans toutes les incommodités des rendez-vous qu'ils avoient eus avant son absence. Elle lui en donna un autre pour le lendemain, & ce manége dura quinze jours pendant lesquels Belize fit des choses inouïes pour voir Cleante chaque jour. Enfin le soir d'un rendez-vous qu'ils eurent à un maison de campagne, ou Belize alla dîner tête à tête avec lui, elle tomba malade, & comme elle ne pouvoit le voir chez elle à cause des deffenses de son mari, elle lui écrivit le lendemain qu'elle étoit au desespoir de se trouver obligée d'être 7. ou 8. jours sans le voir : qu'il falloit attédre le cours que prenroit sa maladie, & que si elle toit de quelque durée, il pouvoit s'assurer, quelle inventeroit des moiens de le faire entres chez elle.

Pendant cette petite absence elle écrivit tous les jours à Cleante dans des termes qui devoient lui faire croire qu'elle s'abandonnoit tout de nouveau à son amour & à sa discretion. Enfin elle trouva un moien de le voir & lui manda qu'il pouvoir venir dans deux jours : que la femme de chambre son ancienne confident l'introduiroit secrement das sa chambre pour quelques heures l'état de sa santé ne lui permet tant pas de se servir encore de l'expedient, qu'elle avoit menagé pour les nuits ; & que cet expedient seroit seur, dés que sa santé seroit rétablie.

Cleante se rendit à l'heure marquée avec toute l'impatience qu'on a de revoir ce qu'on aime, Il trouva la confidente au rendez-vous, mais il fût frappé d'un étonnement bien terrible, quand, cette femme de chambre, au

lieu de le faire entrer, lui dit pour la seconde fois que sa maîtresse ne le vouloit plus voir de sa vie : qu'elle ne vouloit plus desormais avoir uen commerce avec lui : qu' elle vouloit absolument ravoit les tres qu'elle lui avoit écrites depuis leur raccommodement : que celle que sa maîtresse lui ecrivoit, lui en apprendrait aparemment les raisons. Cleante ouvrit cette lettre, il y trouva só congé par écrit, sans que Belize lui en dit aucune autre raison y que celle de la pretenduë jalousie de son Mari, ne se souvenant pas qu'elle lui avoit dit cent fois depuis quinze jours que c'étoit un faux pretexte, dont elle avoit coloré son premier changemét. Elle ajoûtoit cette mauvaise excuse qu'elle ne pouvoit s'empêcher de se soûmettre à sa destinée : Qu'elle avoüoit que son procedé n'étoit pas dans l'ordre, mais qu'elle croioit Cleante trop honnête homme pour s'en servir, afin de la perdre : Qu'elle lui disoit un eternel adieu, & qu'elle prioit de l'oublier sans cesse de l'estimer. Cleante étouffant dans son cœur le dépit & la rage, que cette lettre lui causoit fit sur le champ une réponse que j'ay lûë, la plus soûmise la plus touchante, qu'un amant justement irrité ait jamais écrit Il vouloit voir jusqu'ou Belize pousseroit son impudence. Il ne fut pas long-temps sans en etre éclairci. La femme de chambre lui rapporta sa lettre cachetée, & lui dit qu'il devoit s'attendre, que toutes celles qu'il ecriroit à sa maîtresse, auroient en semblable sort : Qu'elle avoit fait d'inutiles efforts, pour l'obliger à la lire ; & qu'elle ne pouvoit concevoir ce qui lui avoit passé par la tête depuis deux jours.

L'Extravagance de Belize parut dabord trop outrée à Cleante, pour s'en mettre en colere ; consolé à ce qu'il crût, de avoir plus de commerce avec une telle folle, il resolut d'attendre sans se mettre en peine qu'elle courust encore une fois aprez lui : mais la jalousie ne laissa pas long-temps son cœur dans cette tranquillité. Il révoit sans cesse malgré lui, à la bizarrerie de son aventure. Plus il pensoit, moins il pouvoit de broüiller la confusion où elle jettoit son esprit. En vain ce qu'on lui avoit dit, deux mots auparavant, du commerce ce Belize avec son Pedant, lui revenoit dans l'esprit. Son retour vers lui sembloit l'assurer de contraire : Et lors qu'il avoit voulu en parler à cette infidel pendant les 15. jours de leur accommodement, elle l'avoit pris sur un ton si fier, qu'il sembloit que Cleante l'avoit accusée de

coucher avec son lauais. Elle l'avoit même assuré, qu'elle eust déjà chassé ce petit volet de sa maison, si elle en avoit crû le sacrifice digne de lui : mais qu'il lui avoit paru que c'étoit faire trop d'honneur à un tel personnage de le traiter comme si on en eust té jaloux. Mais quoi ! disoit il en lui meme, si Belize n'aimait, ien, passeroit-elle en un moment à des extrémités si opposeés ? Mais qui aime-t'elle ? Ce peut être l'homme dont elle a parlé avec tant de mépris : Et si ce n'est pas lui, peut-elle en deux jours étant malade avoir lié commerce avec un autre capable de détruire celui quelle avoit avec moi ? Quoi c'est cette même Belize, que j'ai vue si souvent à mes genoux animer mes froideurs par ses larmes ? C'est elle qui refus de lire les réponses que je fais à ses lettres ? Cette même femme qui dit m'avoir aimé dix ans avant que de me l'avoir fait connoistre ? Celle qui m'a fais l'aimer par des transports & des empressemens que jamais amant n'a eu pour une maîtresse cruelle ? Cette Belize qui s'est abandonnée à mon amour, il n'y a que dix jours ? qui m'a fait mille nouveaux sermens d'une tendresse eternelle ? Qui a..... Mais Dieux ! il faut se taire & oublier jusqu'à quel point va son effronterie.

Pendant que Cleante s'abandonnoit à ces reflexions, la maladie de Belize devint assez dangereuse, pour faire craindre qu'elle n'en mourût. Cleante n'eut tout le soin qu'il pouroit avoir d'une personne, qui ne vouloir plus entendre parler le lui. Il y en voioit à toute heureuse sous des noms supposez. Il alloit quelquefois deguisé en avoir lui même des nouvelles. alloit chez cette amie de Belize, où il croioit en apprendre. Belize n'ignoroit rien de tout ce qu'il faisoit pour elle Et loin d'en être touchée, Cleante a sçu depuis quelle en faisoit des railleries piquantes. avec le nouvel objet de son amour. Elle eut même l'impudence de répondre à une de ses amies qui lui dit, qu'elle avoit vû Cleante touché de ses maux qu'elle ne savoit de quoi il s'avisoit de perdre part à sa santé et vû que pour elle celle de Cleante lui étoit plus indifférente, que celle du dernier des hommes

L'infidelité qui faisoit agir Belize n'étoit point encore connuë de Cleante pour la condamner tout à fait. Le danger où étoit sa vie, lui rendoit toute la tendresse qu'il avoit jamais eüe pour elle, malgré sa raison & sa jalousie il ouvroit tout ce qui pouvoit l'obliger à la haïr & à la mépriser pour pleurer

les maux qu'elle souffroit, & la bonté de son bonheur lui faisoit regarder, comun crime affreux, la pensée de l'abandonner en l'état, où elle étoit. La guerison de Belize desabusa ce trop credule autant & lui fit voir dans toute son étendue la bassesse & l'inamie d'un cœur, qu'il avoit cru long temps digne de lui.

Le hazard voulut qu'un de premiers jours que Belize sort de sa maison pour aller prendre l'air aux Thuilleries, des Dames avec qui Cleante se promenoit la joignirent. Cleante lui fit un compliment sur le recouvrement de sa santé, auquel elle répondit tant bien que mal. Elle ne laissa pas dans la suite de la conversation de l'agacer cent fois & de jetter des propos, qui pouvoient lui faire croire, qu'elle laimoit encore éperduement & que la raison seule l'empêchoit de le voir. Le hazard voulut encore que le mari de Belize & son nouvel amant la trouvassent se promenant avec. Cleante. L'amant qui connoissoit facilité que Belize avoit de raccommoder avec Cleante, qui prit l'alarme & lui en témoigna son chagrin dès le soir. Belize résolue de guerir ses soupçons envoya dès le lendemain à Cleante ce même ami, à qui elle avoit conté son histoire pendant son absence ; & faisant parler la jalousie de son mary qui n'y songeoit pas, elle conjura cet ami de prier Cleante de ne la plus exposer à tous les chagrins & à tous les proches que la promenade des Thuilleries lui avoit attirés : qu'elle étoit perdue sans ressources dans sa famille, si jamais on voioit Cleante lui parler, qu'elle l'avertissoit que s'il l'aborderoit jamais, elle lui feroit une incivilité publique, & qu'elle sortiroit de toutes les maisons, où elle le verroit entrer.

Cleante encore abusé jusqu'à ce moment étoit. prêt d'accorder tout ce que son ame lui demandoit, lorsqu'un autre de ses amis entrant dans sa chambre leur dit, qu'il venoit de voir aux Thuilleries Belize avec un sot homme qui lui avoit parlé tout le matin & fort secretement Cleante ayant voulu en savoir le nom il apprit que c'étoit même Pedant, dont il étoit question. Outré de se voir si indignement trompé il demanda son ami s'il vouloit contribuer à le rendre la dupe d'une iponne, qui ne meritoit, ni un ami, ni un amant tel que lui. cet ami offensé du personnage que Belize lui faisoit jouer, courut chez elle, la menaça de part de Cleante de toutes les erreurs dont un honnête homme peut être capable, quand il avoit trahi. Mais Belize l'abuse encore

par ses artifices ordinaires, & peut être eust abusé Cleante aussi, si malheureusement pour elle un domestique, ni avoit été son confident & qui étoit sorti depuis 15. jours chez elle mal récompensé de ses peines, n'étoit venu voir Cleante, & ne lui eût decouvert tous les mysteres de l'infamie de sa maistresse.

Il luy apprit que lorsque Belize avoit renoüé commerce avec lui, c'estoit dans un temp que son nouvel amant étoit la campagne : qu'il étoit vrai qu'elle étoit pour lors degoûte de ce Pedant, & quelle lui en avoit fait confidence, en lu proposant de faire entrer Cleante toutes les nuits chez elle que ce projet eust été executé si elle ne fût pas tombée malade ; mais que le nouvel amant étant revenu au commencement de sa maladie, & lui aiant fait des reproches de ce qu'elle voit vû Cleante, Belize qui estoit menacée par les Medecins de passer l'hyver das sa Chambre, se détermina à renoüer avec lui, quoiqu'il ne lui plust ueres, parce quelle le pouvoit voir sans façon chez elle, & que les deffenses de son mari empêchoient de voir si souvent Cleante, & que c'étoit la saison de sa seconde rupture : Que le mari de Belize s'étant passé de voir si souvent chez sa femme un homme qui pouvoit passer pour fou & qu'on ne recevoit pas volontiers dans les bonnes compagnies, l'avoit chassé de la sienne, il y avoit plus de trois mois : Que depuis ce temps là Belize quelque malade qu'elle fut, n'avoit passé aucun jour sans lui écrire Qu'elle le faisoit entrer secretement das sa maison toutes le fois que son mari étoit à la ville : Que pour y reussir, elle s'étoit servie des mêmes moiens qu'elle avoit auparavant imaginez & proposez pour Cleante : Que l'une des nuits qu'elle avoit pensé mourir, elle avoit seint de reposer pour le faire entrer deguisé & lui parler deux ou trois heures de suite : Qu'enfin le mari informé de tout ce qui se passoit depuis les deffenses, étoit devenu jaloux de ce petit colet : Qu'il avoit deffendu à sa femme d'avoir aucune sorte de commerce avec lui, & avoit chassé ceux de ses domestiques qui se mêloient de cette intrigue, dont il étoit un : Que cependant ils se voioient toûjours secretement, & que depuis la guerison de Belize, eur rendez-vous le plus ordinaire étoit aux Thuilleries, quand ils ne vouloient que se parler.

L'état où se trouva Cleante à ce recit, est du nombre de ceux qu'on ne peut s'imaginer sans les avoir sentis. Après être demeuré immobile, il s'abandonna au plus affreux desespoir qu'un cœur sensible & offensé puisse jamais éprouver Et après tous les mouvemens & les emportemens les plus furieux écrivit à Belize la lettre la plus injurieuse & la plus outrageante, que le dépit & la rage puissent jamais dicter. Il la lui envoya par ce même domestique qui avoit encore accès dans sa maison : mais elle refusa absolument de la recevoir ; Et le valet ayant assuré Cleante qu'il trouveroit tous le matins Belize aux Thuilleries, où elle alloit recevoir les visites de son nouvel amant, sous prétexte d'aller prendre l'air pour le rétablissement de sa santé, il alla l'y chercher dès le lendemain.

Il la joignit dans le même endroit, où elle avoit été autrefois conter le commencement de son histoire à Zelonide & où elle avoit tant parlé de tendresse à ce même Cleante, qu'elle trahissoit si lâchement, Comme elle ne le croioit pas si bien instruit de sa perfidie, elle répondit à ses premiers reproches avec une fierté & une arrogance capable de la faire croire innocente à qui n'auroit pas été pleinement informé de son infidélité.

Mais Cleante l'ayant convaincu par les circonstances qu'il avoit apprises du domestique, dont je viens de vous parler, elle n'eut plus de ressource, que dans une effronterie dont elle seule étoit capable Et sans penser à qui elle parloit elle dit hardiment à Cleante qu'il étoit surprenant que sur la foi d'un coquin & sur de son foibles apparences on condamnât une femme comme elle, dont la vertu suffiroit pour sa défense. Cleante outré d'une vertu vantée si à contre temps lui répondit en courroux qu'une femme comme elle, n'étoit plus dorénavant qu'une creature infame & deshonorée : Que le temps où elle le pouvoit tromper, étoit passé : Que c'étoit bien à elle à parler de vertu. Qu'elle étoit si méprisable qu'elle n'en avoit pas même assez pour rougir de ses infamies : Que le lieu où ils étoient suffisoit pour l'en convaincre puisque s'il lui restoit le moindre sentiment d'honneur, elle nourroit de honte d'être assez lâche pour y venir tous les jours faire l'amour avec un Prestre, après avoir juré si souvent une fidélité éternelle à un homme tel que lui : Que s'il l'estimoit assez pour se vanger d'elle, il ne voudroit que la faire souvenir de l'indigne mépris qu'elle lui en avoit

temoigné de vive voix & par écrit : Que cependant il falloit louer sa prudence d'avoir choisi pour amant un Pedant, qui ne meritoit pas la colere d'un honnête homme : Et qu'ils étoient l'un & l'autre si indignes de lui qu'il lui promettoit de n'avoir jamais pour eux, qu'une indifférence si grande, qu'elle lui seroit bien-tôt oublier qu'il l'eust jamais connuë. Il ajouta qu'il lui restoit encore assez de bonté pour elle, pour déplorer l'insaine réputation qu'elle s'alloit acquérir.

A ces mots Belize l'interrompit, & plus hardie qu'elle ne l'avoit été avant que d'être convaincue, elle lui dit qu'il étoit trop charitable de moitié d'avoir tant de soin de sa réputation : Qu'elle avoit appris à mépriser les chimères, & qu'elle en savoit trop pour être désormais la dupe d'une vaine gloire.

Ces indignes paroles achevat de pousser à bout la fureur de Cleante, il traita Belize avec un horrible mépris, la menaça de la deshonorar dans tout le monde & de faire voir à son Pedant, comme elle avoit couru après lui, dès qu'elle l'avoit perdu de vue, afin qu'il apprît du moins à ne pas estimer ses faveurs plus qu'elles ne meritoient de l'être.

Belize aussi peu touchée des menaces de Cleante, qu'elle avoit été de ses reproches, lui répondit, que pour un homme qui avoit eu un si long commerce avec elle, il la connoissoit bien mal : Qu'il devoit savoir qu'elle ne se soucioit plus ni d'être estimée, ni d'aimer un homme estimable : Que le parti contraire coûtoit trop cher, & que tout ce que lui & le reste du monde pourroit jamais dire contre elle, étoit la chose du monde qui lui étoit la plus indifférente

Cleante épouvanté, qu'une femme dont le cœur lui parut autrefois si estimable, fut devenuë assez perduë pour soutenir avec tant d'effronterie les preuves de son crime & abandonne si hautement son honneur & sa gloire, acheva par des reproches honteux que j'ay juré de taire. Belize convint de tous sans en rougir le moins du monde ; Et Cleante autant effrayé & confus de ce qu'il venoit d'entendre, que pénétré de douleur & de rage de l'infidélité de sa maîtresse, l'abandonna pour jamais à ses débordemens & à toute l'horreur de sa mauvaise conduite.

Voila comment finit l'histoire de cette Belize, qui s'étoit Heroïne des belles passions, & long-temps donnée pour une qui ne parloit jamais que de la fidelité inviolable de son cœur du mépris & de la honte que meritoient les hommes infideles.

Pour Cleante il m'a avoué, que comme ce n'étoit point son goût naturel qui lui avoit donné de la tendresse pour Belize, il avoit cessé de l'aimer, dès qu'il avoit vû assez clair das sa conduite pour cesser de l'estimer ; & que le mépris & l'indignation avoient pris tout à coup la place de la tendresse qu'il avoit sentie pour elle : mais que le chagrin de s'être trompé en estimant si long-temps un cœur tout à fait indignene de l'être, lui avoit donné une veritable affliction, & que ce n'étoit qu' avec peine, que l'amour propre avoit pardonné une faute si grossiere à son discernement.

FIN.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Histoire nouvelle des amours de la jeune Belise et de Cléante, par Mr D [Mme A. Ferrand]***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65115548>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine

de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et

notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect

de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. PREFACE.
3. HISTOIRE DE BELISE ET DE CLEANTE. PREMIERE PARTIE.
4. HISTOIRE DE BELISE ET DE CLEANTE. SECONDE PARTIE.
5. HISTOIRE DE BELISE ET DE CLEANTE TROISIEME PARTIE.
6. À propos de cette édition numérique